ad Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

best original
copy which
y alter any
may
ming, are

lack)/
ou noire)

stortion

ou de la

nay appear
se have

ajoutées
s le texte,
es n'ont

ked below/
diqué ci-dessous.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

18X		20X		22X		24X		26X		28X		30X		32X

	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

LA

BOTTE DE PAILLE

LA

BOTTE DE PAILLE

SUIVIE DE

LE CHAPELET ET LA SENTINELLE,
LA CRAVATE TEINTE DE SANG.

MONTRÉAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
Cadieux & Derome

e

LA

BOTTE DE PAILLE.

Le diable est fin ; mais
aujourd'hui
J'en connais d'aussi fins
que lui.

RENAUDOT.

Il nous faut reculer à une époque assez ancienne ; c'était au moins vers le règne de Henri III. Si vous êtes allé jamais

sur la route de Saint-Cloud, qui n'était pas alors la somptueuse résidence princière qu'on admire aujourd'hui, vous aurez remarqué à mi-chemin un groupe de maisons qu'on appelle, je ne sais pourquoi, le Point-du-jour, sans doute de quelque enseigne de cabaret; plus loin, à droite, est Boulogne-sur-Seine.

Or, au temps d'autrefois, il y avait au Point-du-jour un vieil homme de noble race, mais un de ces gentilshommes avancés qui ne dédaignaient pas de faire eux-mêmes valoir leurs terres. Les terres de culture étaient, dans cette contrée, plus rares

alors que maintenant ; le pays était presque couvert de bois.

Le vieil homme se nommait Égidius Cressère, bon viveur, allant aux fêtes, buvant au cabaret, familier avec les simples gens, traitant bien ses serviteurs, mais exigeant un grand travail ; car il travaillait beaucoup lui-même, et disait que la terre gardait rancune, quand on la négligeait. Il avait en sa maison une bonne et robuste servante, qu'on appelait Gritte, abréviation de Marguerite ; elle avait vingt ans. Élevée dans le manoir, elle plaisait à tous ; on la vantait comme une fille labo-

rieuse, qui n'avait jamais reculé devant le travail.

Mais vint le jour de la fête de Saint-Cloud, déjà courue alors. C'était un beau jour, longuement attendu. Les ménétriers du village avaient graissé la roue de leurs vielles ; ils s'étaient renforcés de joueurs de rebec et de tambourin venant de Paris ; ils avaient deux flûtes, une cornemuse et un cor de chasse ; on annonçait grandes joies ; et la bonne Gritte se promettait de l'agrément depuis quatre heures jusqu'à huit ; car pour un tel jour on retardait jusque là le couvre-feu, que nous

appelons aujourd'hui la cloche de retraite.

Malheureusement, au retour de la messe, Egidius, qui n'oubliait rien, se rappela que la veille il avait mené, avec ses garçons, plusieurs charettes de fumier sur le chemin des Bons-Hommes, dans un champ qu'il voulait labourer le lendemain pour y semer du seigle. Il fallait disperser avec soin tous les tas d'engrais qui, répandus ainsi et couvrant toute la surface du champ, devaient l'échauffer et le rendre fertile. C'était la besogne de Marguerite; la pauvre fille songeait aux moyens qui

pourraient encore rehausser sa toilette pour la fête, quand son maître l'appela.

— Allons, Gritte, dit-il, tu prendras ta fourche et tu iras répandre le fumier dans le champ de Saint-Gilles. Quand ce sera fait, tu viendras à la fête.

Marguerite ne répliqua rien. Mais pour la première fois l'idée du travail l'affligea, d'autant plus que c'était jour de fête, ce qui troublait sa conscience. Ce n'était pourtant pas dimanche; car nos pères fêtaient leurs saints au jour où la solennité arrivait. Elle ôta tristement sa

cornette à pointe de fine toile, son jupon de drap rouge, mit une cotte de grosse toile et des sabots. Pauvre fille ! Elle prit sa fourche et partit. En arrivant au champ, adieu la fête ! Elle calcula rapidement l'ouvrage qu'elle avait à faire, et reconnut qu'il ne pouvait être achevé qu'à la nuit noire. Son cœur se serra. Elle n'en commença pas moins en soupirant sa triste et pénible besogne.

Il y avait une heure qu'elle se hâtait, sans pouvoir se consoler ; elle apercevait avec chagrin, sur la route, les bonnes gens de Paris qui se rendaient

joyeusement à la fête, et gémissait de penser qu'elle n'y paraîtrait pas, lorsqu'elle vit venir à elle un petit homme qui semblait vouloir lui parler. Il était fait un peu de travers et marchait en se balançant. Ses pieds étaient enfermés dans des bottes noires. Il avait un haut-de-chausses écarlate, un pourpoint gris taillé à la bourgeoise avec les basques continues, un chaperon à deux cornes de même couleur. Si ce chaperon eût été jaune, il eût ressemblé de loin à celui des fous de la basoche. A mesure que le petit homme s'approchait, Marguerite le con-

sidérait avec plus d'étonnement. C'était une figure qu'elle n'avait jamais vue, une tête énorme, un visage pâle comme les murailles, sur lequel dominait un long nez qui tournait évidemment sa pointe à gauche. Les mains de l'homme étaient cachées dans de grands gantelets noirs. Il s'arrêta devant la jeune fille, et, faisant un sourire qui avait quelque chose de singulier :

— Eh ! mais, ma fille, dit-il, vous voilà bien occupée pour un jour de fête !

— C'est vrai, messire ; mais

il y a dispense de vêpres aux travaux des champs.

— Il y a sans doute aussi dispense de la fête, qui va être si animée et si gaie ?

— Oh ! pardon, messire. Mais je ne suis pas ma maîtresse. Il faut que je fasse tout le champ.

— Vous n'aurez pas fini au coucher du soleil. Si vous vouliez faire un marché avec moi, j'ai là dans le bois des camarades ; nous vous aiderions tous ; et dans un instant vous pourriez retourner au Point-du-jour.

— Eh ! quel marché, messire,

voulez-vous qu'une pauvre fille fasse avec vous ?

Il y avait de l'inquiétude dans la parole de Marguerite, et un sourire sardonique sur les lèvres pâles du petit homme.

— Le marché ne vous gênera guère, reprit-il ; je demande seulement que vous me donniez demain matin la première botte que vous lierez à votre réveil.

— Oh ! si ce n'est que cela, je vous le promets de bon cœur.

Elle n'eut pas plutôt dit ce mot que le petit homme siffla ;

aussitôt une troupe de nains bizarres sortit du bois voisin. Il s'en trouvait un pour chaque tas de fumier. Ils se mirent rapidement à l'ouvrage ; et de leurs pieds et de leurs mains ils opérèrent si vivement, qu'en peu de minutes tout le fumier fut répandu avec symétrie. Après quoi ils se retirèrent ; autant en fit le petit homme, qui dit à Marguerite, en la quittant brusquement :

— Vous voyez qu'un peu d'aide fait grand bien !

La jeune servante resta un moment consternée de ce qui

venait de se passer sous ses yeux si lestement.

Était-ce un homme, était-ce un esprit qui l'avait obligée si vivement ? Elle se ressouvint de tous les contes dont on l'entretenait aux longues veillées du manoir, lorsqu'on file le chanvre et la laine dans les soirées d'hiver. Souvent on lui avait dit qu'il y avait des lutins, des farfadets, et d'autres bons démons qui se plaisaient à rendre d'utiles services aux gens en peine. Elle avait refusé de le croire ; elle ne pouvait plus en douter, à moins que, cependant, le petit homme

et ses camarades ne fussent une compagnie de farceurs, comme il y en avait quelquefois dans le Paris d'alors, qui jouaient des moralités (comédies du temps), qui disaient la bonne aventure, escamotaient et chantaient, faisaient souvent de bons tours et parfois se plaisaient à étonner gracieusement par quelque subite obligeance.

— Quoi qu'il en soit, dit-elle, ce bonhomme s'est contenté de peu, et je puis tranquillement me réjouir ma pleine soirée.

Elle s'en retourna, sans pouvoir bannir pourtant les flots de pensées qui venaient l'as-

saillir : — Pourquoi le petit homme lui avait-il demandé la première botte qu'elle lierait le lendemain ? et qu'en voulait-il faire ? Puis elle se répondait à elle-même :

— C'est sûrement une gausserie.

En rentrant au manoir, elle n'y trouva plus personne. Tout le monde était parti pour la fête, à l'exception d'un vieux serviteur, qui ne pouvait plus marcher, et qui gardait le logis avec deux chiens solides. Elle se hâta de remettre sa coiffe et sa jupe des dimanches, ses bas jaunes et ses souliers. Elle

arriva au moment où les réjouissances commençaient.

Depuis deux bonnes heures, Marguerite n'était plus qu'au plaisir ; il semblait même qu'elle eût complètement oublié son aventure du champ, quand son maître crut la reconnaître. Il se frotta les yeux, s'approcha, et vit qu'il ne s'était pas trompé. Un air sévère contracta sur-le-champ tous les traits de sa figure. Il appela la jeune fille, qui vint aussitôt.

— Eh bien ! Gritte, dit-il d'une voix austère, et l'ouvrage ?

— Il est fait, messire Égidius.

— Fait ! tu aurais fait en une heure ce qu'un homme ferait à peine en une demi-journée !

— S'il faut vous dire tout, messire, j'ai eu un peu d'assistance...

Et la servante conta ce qui lui était arrivé.

Le gentilhomme, surpris, ne répliqua pas un mot ; mais, croyant que Gritte le trompait et qu'elle avait laissé sa besogne à moitié faite, il courut à son champ, fit une exclamation de grand étonnement, et s'en revint émerveillé.

— Ma fille, dit-il à Marguerite en l'appelant de nouveau, le diable est fin : c'est à lui que nous avons affaire.

La servante pâlit.

— Allons trouver le curé de Boulogne, reprit Égidius ; lui seul peut nous tirer de là.

Le vieil homme et la jeune fille se rendirent, sans perdre un instant, au presbytère ; Marguerite expliqua la chose au bon curé.

— Vous avez été bien avisés de me venir trouver, dit-il ; car vous étiez en péril. Mais rassurez-vous. Quoique Satan soit fort rusé, il trouve encore assez

souvent plus rusé que lui. Il vous a fait promettre la première botte que vous lierez demain matin à votre lever ; ayez soin, aussitôt que vous serez éveillée, de vous rendre à la grange, d'y lier une botte de paille, et de la jeter à l'homme qui viendra. Mais évitez sur toutes choses de serrer le cordon de votre jupe, ou votre bonnet, ou vos jarretières ; car alors vous seriez vous-même la botte qui lui appartient ; et c'est là son espoir...... Allez, mon enfant, vous en serez quitte pour un moment de frayeur.

Marguerite et son maître remercièrent le curé et s'en retournèrent au manoir. La jeune fille ne songeait plus à la fête ; elle passa la soirée en prières et la nuit sans dormir. Dès que le jour parut, elle se leva, sans lier son jupon, ni rien qui touchât à son corps, et se rendit à la grange, où elle vit entrer en silence, un instant après elle, celui qui la veille lui avait rendu un si dangereux service.

Il n'avait changé ni de forme ni de costume. Mais son teint paraissait plus pâle encore ; ses yeux étincelaient ; ses lèvres tremblaient d'inquiétude. Dans

un mouvement qu'il fit, son chaperon s'abattit par derrière ; la servante alors remarqua deux petites cornes parmi ses cheveux crépus. Elle frissonna, lia en tremblant une botte de paille, et la jeta au monstre, qui la saisit en grinçant des dents. Il hurla, bondit sur lui-même, sortit par un trou qu'il fit au toit de la grange ; et Marguerite alla s'habiller.

On dit que le champ où les démons avaient travaillé produisit abondamment ; car le travail est toujours fécond, de quelque main qu'il vienne.

On ajoute que le trou de la

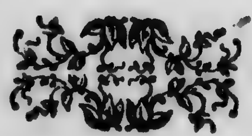
grange, qui à présent n'existe plus, ne put jamais se réparer.

On dit encore que le vieil Égidius, qui faisait travailler ses serviteurs les jours de fête et quelquefois même le dimanche, alla toujours s'appauvrissant et laissa ses enfants dénués de tout.

On dit enfin que le diable, embarrassé de sa botte de paille, vint pour la vendre à Paris. Il espérait qu'ayant passé par ses griffes, sa botte de paille ferait mourir les vaches qui la mangeraient et pousserait les fermiers à quelque blasphème. Mais il avait si mauvaise mine,

qu'il ne trouva personne qui voulût l'acheter. Il la broya de colère et en jeta les débris dans les égouts de la capitale, qui depuis lors exhalèrent d'infectes odeurs pendant trois cents ans.

COLLIN DE PLANCY.



LE CHAPELET
ET
LA SENTINELLE.

LA

Par
de l'an
village
sur la
habits
gens d
pour la
prêtre

LE CHAPELET

ET

LA SENTINELLE.

Par une belle journée d'août de l'an passé, le curé de notre village prononçait un sermon sur la prière. Vêtus de leurs habits de fête, les paroissiens, gens de la plaine, laboureurs pour la plupart, écoutaient le prêtre avec recueillement.

Je me souvins que le même sermon avait déjà frappé mon esprit. Plus de vingt années me séparaient de l'époque où, sous les voûtes de Notre-Dame de Paris, j'avais entendu le R. P. Lacordaire s'écrier : " La prière sort du cœur des pauvres comme du cœur des rois ; elle se croit aussi forte en s'élançant du toit de chaume qu'en s'élevant des lambris de cèdre, en parlant à Dieu d'un morceau de pain qu'en s'occupant d'un empire. Le rationalisme sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole. Celui qui est éclairé d'une

meilleure lumière, comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours, il ne le répète jamais. "

L'illustre dominicain avait pour auditeurs les hommes du grand monde, les savants, les orateurs, les écrivains, les belles intelligences et les esprits cultivés. Il pouvait donc s'élever jusqu'aux cimes les plus rapprochées du ciel. Le curé du village s'adressait à des cœurs tout aussi purs, à des âmes non moins précieuses; mais ces natures plus liées à la terre exigeaient des formes oratoires moins idéales.

Je remarquai même que le pasteur du hameau insistait sur des pensées négligées par le célèbre dominicain. Par exemple, le curé du village poursuivait cette idée : Dieu protège celui qui prie. Il disait : " Priez aux champs, et la moisson sera plus belle. Priez au foyer, et le malheur n'y entrera pas. "

En sortant de l'église pour me rendre à ma demeure, je suivis le sentier qui contourne la forêt. Des groupes de villageois sillonnaient la plaine où se balançaient les riches épis de la moisson.

Le chemin que je suivais,

était presque solitaire: car il ne conduisait qu'à deux ou trois maisons isolées.

Un homme marchait devant moi, et je ne tardai pas à l'atteindre. Le récit qui va suivre m'oblige à vous présenter cet homme.

Après avoir été sergent au 42ème régiment d'infanterie, Jacques Orval est revenu à la ferme paternelle située dans le canton de Chartres ; il aperçoit de son jardin la magnifique cathédrale et la ville qui l'entoure. Jacques n'a pas manqué de comparer les maisons de Chartres, groupées autour de l'église, à

des poussins abrités sous l'aile maternelle. Les fermiers ont donc leurs heures de poésie? Aussi vaillant à la culture qu'à la guerre, Jacques est l'un de ces robustes enfants de la Beauce, graves et infatigables.

" Allons, sergent, lui dis-je, lorsque je fus près lui ; —sergent est son nom de guerre —vous avez entendu le prône, et vous prierez à l'avenir. "

" Je prie depuis longtemps, répondit Orval ; et, mieux que personne, je sais que la prière protège. C'est une histoire que je vous raconterai quelque jour. "

J'insistai pour avoir le récit, et le sergent, après avoir allumé son tabac, prit la parole.

" J'étais à Rome avec mon régiment, lorsque la guerre de 1870 fut déclarée. Rentrés en France, nous servîmes de noyau au 13e corps d'armée que formait le général Vinoy. Le jour de la bataille de Sédan, nous étions à Mézières, et le bruit du canon arrivait jusqu'à nous. Après l'admirable retraite du brave général Vinoy, notre brigade, formée du 35e et du 49e, devint le noyau de l'armée pour la défense de Paris.

Après de nombreux combats,

mon bataillon était envoyé à Vitry; nous construisions une redoute et quelques ouvrages défensifs; mais la surveillance de l'ennemi inquiétait nos travailleurs. L'ennemi choisissait les plus habiles tireurs prussiens et bavarois; ils se glissaient dans les moindres plis de terrain, homme par homme, et, s'abritant derrière les haies, ou se plaçant dans des trous pratiqués sous le sol, ils observaient nos travaux et nos mouvements, tirant à coups sûrs et disparaissant ensuite. Notre commandant voulut opposer à cette tactique ténébreuse ce

qu'il nomma une contre-mine. Il fit appel aux hommes de bonne volonté, tireurs expérimentés, et faisant bon marché de leur vie : je fus accepté, et pris rang parmi ces enfants perdus.

Nous devions nous glisser en rampant jusqu'à une distance prescrite, observer l'ennemi sans être vus, et ne faire feu que pour tuer, et non pour brûler de la poudre ; la dernière recommandation du commandant fut d'en descendre le plus possible, afin de les dégoûter du jeu. " Soyez tout yeux et tout oreilles, nous dit le comman-

dant; et n'oubliez pas que vous êtes entourés de gaillards qui ne vous ménageront pas. "

Un peu avant le jour, je m'enfonçai dans le lit d'un ruisseau à peu près desséché, et j'en suivis les sinuosités, me traînant sur les genoux et sur les mains, le fusil en bandoulière, un morceau de biscuit dans ma poche; une ceinture maintenait autour de mon corps le revolver et la lorgnette de mon lieutenant; une gourde pleine de café complétait mes provisions de guerre. Il était défendu de fumer, de se tenir debout, de faire le moindre bruit.

Arrivé près d'un gros arbre dont le tronc était entouré de broussailles, je m'arrêtai. Rasant la surface de la terre d'un rapide regard, je m'orientai : Choisy-le-Roi était devant moi, la Seine coulait à ma gauche, le fort d'Ivry s'élevait en arrière.

Je choisis ce point pour mon observatoire ; je creusai la terre avec ma baïonnette ; puis au sommet du talus, je fis une sorte de rempart que je couronnai d'herbes sèches ; je pratiquai des ouvertures dans ce rempart, afin de voir sans être vu. Tout

cela était aussi petit que possible.

Après un quart d'heure d'immobilité, je tentai une reconnaissance plus approfondie. A une cinquantaine de mètres devant moi, je vis un chemin creux qui traversait un champ profondément labouré. Ce chemin était bordé d'une haie en partie détruite ; en quelques endroits, au contraire, la haie supportait des arbres abattus dont les branches formaient un fouillis impénétrable à la vue. Des mottes de terre énormes, des amas de fumier, de profonds sillons donnaient à ce champ un

aspect sinistre. C'était l'image de la destruction. Il y avait même les ruines de deux chaumières dévorées par les flammes.

Malheureusement le sentier n'était point parallèle au ruisseau dans lequel je me trouvais. Il n'était donc pas impossible que je fusse à découvert sur l'un de mes flancs. Les courbes de ce ruisseau limitaient ma vue.

Je ne tardai pas à oublier que je servais peut-être de cible à quelques Prussiens, et me laissais distraire par les plus petites choses. Ces petites choses me firent oublier la mort tou-

jours présente. Je m'intéressais à une fourmi qui traînait un fardeau plus volumineux qu'elle-même ; j'admirais un scarabée qui déployait ses ailes vertes sur l'écorce de l'arbre, et je redressai le plus délicatement possible la tige d'une petite fleur bleue que le ruisseau menaçait d'engloutir.

Le canon grondait au fort d'Ivry et au fort de Charenton ; la fusillade se faisait entendre du côté de la Gare-aux-Bœufs et du Moulin-Saquet ; les obus sifflaient au-dessus de ma tête, éclatant de tous côtés. Mais les tempêtes de fer et de feu ne

pouvaient me distraire de la fourmi, du scarabée et de la petite fleur.

Je n'oubliais cependant pas mon observatoire, et je veillais. Une heure se passa; puis une autre; et je commençais à désespérer de ma mission, lorsque je crus voir dans le chemin creux, derrière un arbre, une main qui paraissait et disparaissait.

Bientôt, je ne pus en douter: l'ennemi était là, près de moi. J'eus recours à la lorgnette, et je vis non sans émotion la tête et les mains de l'homme tellement près que je fis instinctive-

ment ce que nous nommons une retraite de corps. L'homme ne me voyait pas; car il fouillait nonchalamment la terre avec un morceau de bois. Assis par terre, la tête appuyée sur le bras gauche, les jambes étendues, il semblait oublier son rôle de guetteur. Le corps et la tête disparaissaient pendant quelques secondes, puis reparaissaient. Jeune encore, le visage imberbe, les cheveux très blonds et coupés courts, ce Bavarois possédait une honnête physionomie. Sous son uniforme, on découvrait sans peine le jeune paysan qui, sans doute,

rêvait à sa chaumière. Je regrettai vraiment de me voir dans l'obligation de le tuer comme un lièvre au gîte.

Je m'y préparais cependant. Lorsque j'eus le fusil dans les mains, le genou droit en terre, la crosse près de l'épaule, j'attendis que mon jeune homme fût à découvert. Je voulais le frapper en pleine poitrine pour lui éviter la souffrance. J'attendais dans une immobilité complète, l'œil fixé, oubliant même la fourmi, le scarabée et la fleur bleue.

Le Bavarois avança la tête, promena un long regard autour

de lui, sans l'arrêter sur le point que j'occupais. N'ayant rien découvert, il attira sur ses genoux un petit sac de cuir et l'ouvrit. De la main droite, il en retira un objet que je ne pus distinguer. Je posai mon fusil pour avoir recours à la lorgnette.

Le Bavarois tenait un chapelet dans ses doigts ; il se souleva pour se mettre à genoux, fit le signe de la croix, et par ces mouvements se mit entièrement à découvert pour moi.

L'instinct de la guerre me fit reprendre mon fusil, et je visai l'homme. Je le vis au bout

de mon canon, immobile, la tête un peu plus inclinée, et les yeux levés vers le ciel. De ses lèvres sortait la prière, tandis que les grains du chapelet glissaient sous ses doigts.

Que se passa-t-il en moi ? Je ne sais. Tout mon sang de chrétien bouillonna dans mes veines ; je crus voir des rayons lumineux descendre du ciel sur le front de cet homme ; il me sembla même qu'il s'élevait dans les airs, enveloppé de nuages d'or. Une sainte vision envahit tout mon être, et le fusil s'échappa de mes mains..."

Le fermier suspendit son récit et je lui dis :

“Le fusil s'échappa de vos mains ; cela me rappelle la parole d'un religieux : “Quel est celui de nous qui n'ait point rencontré dans sa vie une autre main que la sienne, une main imprévue, habile, profonde, inexprimable par un autre nom que le nom de Providence ?”

Après un moment de silence, Jacques Orval termina son récit.

“Il est sans doute rentré dans son pays, sans se douter que la prière lui avait sauvé la vie.

Au moment où je me retirais après le départ du Bavarois, deux balles sifflèrent à mes oreilles. Je me retournai vivement, et ne vis pas d'où elles venaient. La prière de l'homme me protégeait sans doute.

Cependant, en veillant, la nuit suivante, près du feu du bivac, je me demandai si j'avais bien le droit d'épargner ainsi un ennemi de mon pays. Pour calmer ma conscience, je me rendis le 20 novembre au combat de l'Hay, et le 30 au combat de Choisy-le-Roi. Je me fis large part, et payai ma dette à la patrie. Le soir, on me rapporta

sanglant à l'ambulance ; je reçus la médaille militaire.

Décidément, j'ai peu de goût pour cette guerre de taupinière : j'aime mieux la bataille à visage découvert et le corps droit : c'est ainsi que combattaient nos ancêtres à Fontenoy, et nos pères à Austerlitz."

Le général AMBERT.



LA CRAVATE

TEINTE DE SANG.

CR

G
bon
dan
tiqu
I
les
int
cla
siqu

LA

CRAVATE TEINTE DE SANG.

Georges X. . . . , enfant d'une bonne famille, faisait ses classes dans un établissement ecclésiastique du diocèse de Rouen.

Il était bien doué sous tous les rapports : il était laborieux, intelligent, le premier de sa classe ; il avait un beau physique, une constitution vigou-

reuse et beaucoup d'adresse dans les exercices gymnastiques, ajoutant à tout cela une innocence et une modestie angéliques.

Il fit sa première communion, lorsqu'il était élève de cinquième. Le lendemain de ce jour, il alla, selon ce qui était prescrit, montrer à son directeur son cahier de résolutions. Il n'y en avait qu'une, ainsi conçue: " Je prends la résolu-
" tion de continuer à porter ma
" cravate blanche du jour de
" ma première communion, jus-
" qu'au jour où il m'arrivera
" de commettre un péché grave."

Le directeur, tout étonné, lui dit:

—Je ne prends pas sur moi de vous autoriser à tenir une résolution aussi étrange; il faut que vous ayez le consentement de votre mère.

La mère étant venue, l'enfant s'expliqua tant et si bien devant elle et son directeur, que l'on finit par le laisser libre de suivre son inspiration.

Quinze jours après, un condisciple se permit de lui tirer sa cravate blanche; cela valut à l'impertinent une réponse *frappante*. Il y eut encore d'autres assauts; mais ils furent

sans succès. Enfin, un autre condisciple s'y prit par la douceur :

—Mon ami, lui dit-il, pourquoi portes-tu toujours cette cravate ? Ne crains-tu pas que l'on dise que tu es bien singulier et quelque chose, peut-être, de plus fâcheux ?

Georges lui confia son secret, lui recommandant de n'en rien dire à personne ; mais le lendemain tout le collège connut le mystère ; et, à partir de ce moment, on passa des tracasseries au respect.

De son côté, Georges ne se contenta pas de ce souvenir de

sa première communion pour se maintenir dans la vertu; il avait soin de s'approcher de la sainte Table tous les dimanches.

Les vacances étant venues, il parut chez ses parents avec sa cravate blanche, la garda tout le temps, la rapporta au collège à la rentrée et ne cessa de la porter jusqu'en son année de philosophie inclusivement.

Il finit ses classes et fut reçu bachelier en 1870; il avait alors dix-huit ans. Lorsque la guerre eut éclaté, il demanda à son père la permission d'aller rejoindre les zouaves pontificaux du général de Charette. Il avait été

un modèle au collège; il le fut aussi sous les armes. Il communiait tous les dimanches et les fêtes, ce qui ne l'empêchait pas d'être le soldat le plus gai de son bataillon.

En janvier, auprès de la ville du Mans, il s'agit un jour de reprendre un mamelon aux Prussiens. 500 zouaves furent chargés de cette affaire: 200 y périrent, et 300 parvinrent à s'établir sur le mamelon. Georges était du nombre des vainqueurs; mais voilà que tout à coup une dernière balle vint l'atteindre, et le blessa mortellement.

Quelques moments après, un aumônier passa auprès du blessé et lui offrit son ministère.

—Merci, monsieur l'aumônier, répondit Georges ; je me suis confessé et j'ai communié il y a deux ou trois jours ; pour le moment, je n'ai rien qui me pèse sur la conscience ; veuillez m'étendre seulement sur un peu de paille ; et m'apporter ensuite la sainte communion. J'ai aussi un service à vous demander : allez à mon sac, qui porte tel numéro ; vous y trouverez une cravate blanche, un ruban blanc et un chapelet blanc ; ce sont mes souvenirs de première

communion ; veuillez me les apporter.

Quand l'aumônier fut revenu, Georges lui dit :

—Mettez-moi cette cravate autour du cou.

Puis, après avoir reçu le saint Viatique, il ajouta :

—Lorsque je serai mort, vous m'enlèverez cette cravate et vous l'enverrez à ma mère, en lui écrivant de ma part que *cette cravate de ma première communion n'a jamais reçu d'autres taches que celles de mon sang, versé pour notre pauvre patrie !*

L'abbé Julien Loth.

Eusèbe Sen

s me les

t revenu,

cravate

u le saint

ort, vous
avate et
nère, en
art que
première
is reçu
s de mon
uvre pa-

n LOTH.

TABLE.

Eusèbe Senécal & Fils, Imprimeurs Montréal.

